8. Paris et Genève, vu de Londres

Carol Sanders

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/1448>

DOI : 10.4000/ml.1448

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 94-107

Référence électronique

Carol Sanders, « 8. Paris et Genève, vu de Londres », *Modèles linguistiques* [En ligne], 41 | 2000, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/1448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.1448>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

8. Paris et Genève, vu de Londres

Carol Sanders

Introduction

- 1 On a dit que la réception du *Cours de linguistique générale* en Grande-Bretagne a été relativement tiède et tardive. C'est en fait quelques décennies après sa parution qu'il a fortement marqué certaines disciplines, alors que, chez les linguistes eux-mêmes, son influence a peut-être été moins déterminante qu'elle n'aurait pu l'être. Certains ont vu dans cette réaction quelque peu ambiguë ou franchement réticente une preuve d'indifférence, voire d'hostilité. A notre avis, les raisons sont ailleurs. C'est ce que je me propose de montrer dans le présent article.
- 2 Dans un article souvent cité, Malkiel et Langdon (1969) ont attribué la réception chaleureuse réservée au CLG dans certains pays européens au fait que grammairiens et linguistes, las de la philologie allemande, qui remontait au début du dix-neuvième siècle, attendaient avec impatience une solution de remplacement. La Grande-Bretagne n'entrait pas dans ce cas de figure. Malgré l'influence de Müller et de quelques autres philologues allemands, la tradition allemande n'y était pas fortement enracinée. Au début du vingtième siècle, les linguistes britanniques, phonéticiens ou sémanticiens, tout en se référant souvent aux recherches françaises et allemandes, se considéraient comme les héritiers d'une autre tradition intellectuelle, tradition certes moins brillante en philologie que l'allemande, mais une tradition qui avait le mérite d'être en relation étroite avec d'autres courants de la pensée anglaise telle que la pensée philosophique. Cette tradition, même si elle peut paraître mal définie, est néanmoins solide.
- 3 Il s'agit à présent de savoir ce qui, dans cette tradition britannique, rendait les esprits peu enclins à recevoir l'enseignement du *Cours de linguistique générale*. Pour mieux répondre à cette question, j'ai divisé le présent article en deux parties. Dans un premier temps, j'examinerai les comptes rendus parus à l'époque dans les revues en langue anglaise, ainsi que les références aux écrits de linguistes. Dans une seconde partie, je tenterai de situer ces auteurs dans le courant de la pensée linguistique en Grande-Bretagne.

1. La réception du *Cours*

- 4 La première constatation qui s'impose à la lecture des revues de linguistique en langue anglaise entre 1916 et 1920 c'est l'absence de comptes rendus du *Cours de linguistique générale*. Il n'est guère facile d'expliquer cette absence. Il est vrai qu'à l'époque il y avait relativement peu de revues de linguistique et que celles qui existaient n'offraient pas systématiquement des comptes rendus. Du reste, l'intérêt des philologues de l'époque était tourné vers l'« anglo-saxon » et les questions d'étymologie. Il existait bien une petite revue franco-britannique, *Le Maître Phonétique*, dans laquelle un compte rendu du *Cours* aurait certainement été publié, ne serait-ce que parce que Saussure était membre honoraire de l'association dont la revue était l'organe, mais cette revue avait cessé de paraître en 1914 et ne devait reparaître qu'en janvier 1923. Tiendrait-on là une explication ? Ce serait à cause de la guerre que certains livres auraient tardé à traverser la Manche. Il est difficile de généraliser. En effet, d'autres revues continuent à publier des comptes rendus d'ouvrages de linguistique publiés en France. Ainsi la *Modern Language Review*, organe principal des départements de langues modernes des universités britanniques, publie en 1916 un compte rendu de la *Philologie française* de Nyrop ; dans le volume 13 paraît en 1918 un compte rendu de Meillet (*Caractéristiques des langues germaniques*, 1917) ; un numéro de 1920 contient un article de Passy, ainsi que des comptes rendus de Bally et de Dauzat et de courtes notices sur Gilliéron et Bauche. Les linguistes britanniques n'étaient donc pas du tout coupés du « continent ».
- 5 On constate le même phénomène aux Etats-Unis. La revue *Modern Language Notes*, par exemple, publie un compte rendu de Grammont en 1917, un de Meillet en 1918. La linguistique n'ayant pas à l'époque de statut officiel, on pourrait s'imaginer que ce serait plutôt dans les revues de philosophie ou d'anthropologie qu'il faudrait chercher des comptes rendus d'ouvrages de linguistique. Mais on ne trouve aucune trace du *Cours de linguistique générale* dans les numéros contemporains de *Man* et de *Mind*. Certains comptes rendus paraîtront plus tard, mais ils sont peu nombreux, un des rares exemples étant celui de Bloomfield publié en 1924 dans le *Modern Language Journal* aux Etats-Unis. Plus tard également seront publiés en traduction des notices ou des comptes rendus parus initialement dans une langue autre que l'anglais, comme par exemple la recension de Jespersen dans le *Nordisk tideskrift for filogi* en novembre 1916, dont la version française fait partie des *Selected Papers* de l'auteur publiés en Grande-Bretagne en 1933.
- 6 Malgré ce silence dans les revues scientifiques au moment de sa parution, les années qui suivent – c'est-à-dire les années vingt et 30 – voient se multiplier les références au *Cours*. On trouve des allusions à Saussure dans les ouvrages de linguistique les plus importants de l'époque, depuis les références négatives de certains – peut-être de ceux qui n'ont pas compris – jusqu'aux remarques appréciatives de ceux qui reconnaissent l'influence du *Cours* sur leur propre pensée. Quatre ou cinq noms dominent la discipline naissante qu'est à l'époque la linguistique en Grande-Bretagne. Pour commencer, nous passerons en revue les réactions de ces penseurs à l'égard du *Cours*. Puis nous évoquerons certaines de leurs théories afin d'essayer de donner une image de la recherche en linguistique à l'époque.
- 7 Dans *The Meaning of Meaning*, ouvrage fondateur d'un certain type d'approche qui a dominé la sémantique pendant plusieurs décennies, le problème de la signification est

abordé de plusieurs points de vue – sémantique, philosophique, psychologique. Un des deux auteurs, Richards, est critique littéraire, l'autre, Ogden, psychologue et linguiste (c'est lui qui a élaboré le *Basic English*). Peut-être en raison de leur formation, Ogden et Richards se montrent peu réceptifs aux idées saussuriennes. Dans le premier chapitre, où ils passent en revue les travaux d'un certain nombre de linguistes, ils mentionnent assez brièvement Bréal et consacrent deux ou trois pages à Saussure. Ils reconnaissent, sans enthousiasme, il est vrai, le bien-fondé des concepts de *langue/parole* et de *système/évolution*, mais reprochent ensuite à Saussure de travailler avec le concept « artificiel » de *langue*, dans lequel ils voient une invention du linguiste (« [he] concocts a suitable object – la langue »), se prêtant peu à l'investigation empirique (« outside the range of possible investigation »). S'ils applaudissent à l'idée d'une science-pilote – la sémiologie – ils estiment en revanche que la théorie du signe de Saussure est viciée par le fait qu'il « définit les mots et non les choses » (CLG : 31). Ils adressent ce même reproche à Delacroix, l'auteur du *Langage et la pensée*. (Je reviendrai plus loin sur le fait que l'inclusion des « choses », c'est-à-dire du monde extérieur et du contexte dans lequel se déroule l'énoncé, est un point sur lequel beaucoup de linguistes britanniques insistent dès le début.). La seule autre référence à Saussure se trouve dans un chapitre sur les fonctions du langage et sur la situation symbolique (« symbol situation », p. 226 et 232). Ogden et Richards énumèrent cinq fonctions dont ils disent qu'elles correspondent à celles qu'identifie Brunot (« the doyen of French scholarship ») quand, dans *La Pensée et la Langue* (1922) il remet en cause les traditionnelles parties du discours. Dans leur discussion de la fonction associée à l'attitude du locuteur envers son allocutaire (« the listener ») Ogden et Richards font allusion aux linguistes qui ont tenu compte de cette dimension (Dittrich, Humboldt, Steinthal), en ajoutant que Saussure a eu le mérite d'inclure « l'auditeur » dans son circuit de la parole. Donc deux références à Saussure, en regard desquelles on peut mettre les quatre références à Steinthal, à Santayana, à Husserl, à Bergson et au philosophe anglais G.E. Moore ; ou encore aux cinq références à Leibniz, aux six à J.S. Mill, aux dix à Aristote et – surtout – aux treize références à Bertrand Russell. Pour conclure provisoirement, nous avons donc affaire à deux penseurs qui rendent un hommage quelque peu ambigu à Saussure, dans un livre qui, malgré de multiples renvois à d'autres traditions, étudie le langage dans une perspective interdisciplinaire selon une approche bien ancrée dans une certaine tradition britannique.

- 8 Si un des buts d'Ogden et de Richards a été d'établir les bases d'une étude scientifique du langage, tel est aussi le cas de l'égyptologue Gardiner, dont le livre *Speech and Language* paraît en 1932. En fait, les circonstances de sa vie font penser à celles de Saussure : égyptologue renommé, Gardiner a projeté d'écrire plusieurs livres sur la linguistique, mais il se plaint du fait que son travail d'égyptologue ne lui laisse guère le temps d'écrire. Dès le début de son ouvrage, sa dette envers Saussure apparaît à l'évidence. Le titre même renvoie aux notions saussuriennes de *parole* et de *langue*, mais chez Gardiner c'est la parole qui est prioritaire et la langue qui devait être le sujet d'un livre ultérieur. Pour Gardiner comme pour Saussure, la langue appartient à la collectivité, la parole – tout en étant « sociale », ce qui est très important pour Gardiner – reste dans le domaine de l'individuel, le mot appartenant à la langue, la phrase à la parole. Mis à part l'hommage explicitement rendu à Saussure, plusieurs sections du livre semblent marquées par le *Cours*, dans les idées, dans la terminologie, voire dans le style. Le seul reproche adressé à Saussure – reproche qui, cependant, n'entame en rien son attitude globalement positive envers ce dernier – est le même que chez Ogden et

Richards, à savoir qu'il a ignoré l'existence des « choses ». Toutefois, il est remarquable que Gardiner ait pu prendre à son compte certains concepts saussuriens pour élaborer une linguistique de la *parole*, sans qu'il y ait pour autant incompatibilité avec la théorie saussurienne. Au contraire, Gardiner accepte une bonne partie des apports du *Cours* mais arrive à une synthèse, réussissant à intégrer sa propre vision de la langue dont plusieurs éléments rejoignent la tradition britannique.

2. La tradition intellectuelle en Grande-Bretagne

- 9 Il est temps maintenant de nous tourner vers cette tradition britannique, pour voir si l'existence de celle-ci nous fournit une explication de la réception du *Cours* en Grande-Bretagne. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, les nouvelles recherches se poursuivent essentiellement dans deux domaines : en phonétique d'une part et en sémantique de l'autre (ce dernier englobant l'étymologie et les débuts de la sémiotique). Dans les deux cas, les chercheurs britanniques croient appartenir à une tradition intellectuelle bien enracinée. En sémantique Locke est considéré comme le précurseur, et en phonétique les linguistes qui formeront ce qu'on appellera plus tard « l'école de Londres » s'inscrivent dans la lignée qui descend de la famille Bell, phonéticiens et inventeurs. (voir Firth 1957 : 112)
- 10 En fait – et c'est là le deuxième point à noter, il y a toujours un souci d'application dans l'étude du langage, soit d'application très pratique (alphabet, téléphone, orthophonie), soit d'utilité morale dans la création d'une étude du langage qui serait capable d'analyser et d'améliorer certains problèmes de société. Parmi les penseurs qui traitent le « meaning », il y a une conscience très aigüe du pouvoir potentiellement néfaste du langage, c'est-à-dire de la propagande et de cette mystification langagière qui allaient caractériser le vingtième siècle, aussi bien qu'une volonté de combattre tout abus et toute dévaluation du langage. Avant d'entrer dans plus de détails à propos des théories linguistiques de Gardiner et de Firth, nous allons essayer de mieux expliquer cette tradition britannique en commençant par deux penseurs de la fin de siècle, l'Anglaise Lady Welby et l'Allemand Wegener dont les idées ont attiré l'attention de plusieurs linguistes britanniques.
- 11 Combattre la dévaluation du langage et rendre les gens conscients de la propagande, voici deux choses qui figuraient parmi les principaux soucis de Lady Welby, voyageur, écrivain et penseur très actif dans le domaine la sémiotique / sémantique qu'elle appelle « Significs ». Dans son livre *What is Meaning ?* elle tâche de développer une théorie des signes à l'intérieur d'une théorie complète de la communication. Sa vision du langage est celle d'un comportement intentionnel et interactif selon lequel chaque signification est une signification nouvelle qui émerge du contexte. En analysant la façon dont fonctionne la communication, il faut tenir compte non seulement de ce qui est exprimé directement, mais aussi de ce qui est impliqué, et -concept beaucoup plus vague- tout ce qui peut suggérer une ouverture vers d'autres horizons.

There is strictly speaking, no such thing as the Sense of a word, but only the sense in which it is used – the circumstances, state of mind, reference « universe of discourse » belonging to it. The Meaning of a word is the intention which it is desired to convey – the intention of the user. The Significance is always manifold, and intensifies its sense as well as its meaning, by expressing its importance, its appeal to us, its moment for us, its emotional force, its ideal value, its moral aspect, its universal or at least social range (1903:5).

- 12 Cette citation nous montre dans quelle mesure Lady Welby est précurseur (dans le sens de représenter un stade précédant d'un courant intellectuel) de I.A.Richards, de Gardiner ou de Firth. Sans entrer dans le détail de ses théories, il suffit pour montrer l'importance de cette dame de dire qu'elle a entretenu une importante correspondance avec Bertrand Russell et avec Peirce, car c'est elle qui fait connaître celui-ci en Grande-Bretagne. Tout en se situant dans une tradition très britannique, elle cite plusieurs linguistes et philosophes allemands et français (tel Lalande) ; c'est d'ailleurs sa fille qui nous donnera la traduction anglaise de Bréal.
- 13 L'influence de notre deuxième « prédécesseur », Wegener, a été quelque peu négligée entre l'article de 1957 de Firth et les livres de Nerlich (1990) et de Morpurgo Davies (1998). Pourtant, si Gardiner avoue une dette à Saussure, c'est à Wegener qu'il dédie *Speech and Language*. Cela vaut la peine de réfléchir brièvement sur les raisons pour lesquelles Wegener a été mieux reçu chez les Britanniques que la plupart des linguistes allemands. Schleicher, Osthoff, Brugmann, Paul, Wundt sont tous cités dans les travaux de Ogden et Richards, de Firth et de Gardiner, mais l'influence majeure, du moins pour Gardiner et à travers Gardiner pour Firth, c'est indiscutablement Wegener. Celui-ci, élève de Lazarus et de Steinthal, dans les peu d'écrits qu'il nous a légués, anticipe plusieurs concepts de la linguistique moderne. Plutôt que de se pencher sur les changements phonétiques ou sur l'origine du langage, Wegener, comme Saussure, cherche à savoir comment fonctionne le langage. Sa perspective, cependant, est différente de celle de Saussure, et c'est une perspective qui est susceptible de plaire aux linguistes nourris par la tradition intellectuelle anglaise. Selon Wegener, connu pour sa « Situationstheorie », la nature essentielle du langage réside dans l'acte de parole qui a pour but de communiquer et de provoquer une action ou réaction chez l'interlocuteur. Dans ses écrits, il propose une théorie unifiée de la compréhension langagière (aspect crucial de toute étude du langage selon lui), de l'acquisition du langage et du changement sémantique, au sein de laquelle les interlocuteurs et la situation sont aussi importants que les mots. Les mots ne peuvent pas avoir de signification que quand ils sont interprétés dans une situation particulière, dans le contexte de l'intention du locuteur et de l'interaction entre deux ou plusieurs locuteurs. De façon à comprendre comment nous interprétons un énoncé, Wegener a recours aux concepts d'exposition et de prédicat : le premier, le sujet logique, prépare le terrain pour la compréhension du nouveau. Pour comprendre un énoncé complexe, il faut déjà être en possession d'une série de schémata (sur le mouvement ou la chronologie, par exemple), schémata qui dépendent de notre expérience du monde, bien que nous soyons toujours capables d'en créer de nouveaux par analogie. Certains schémata, certains usages, deviennent automatiques, mais la communication authentique implique pour la plupart un processus très actif où l'interlocuteur s'engage à résoudre les problèmes de compréhension et d'interprétation.
- 14 Pour Wegener, la situation de communication est donc interactive et intentionnelle, et elle existe à trois niveaux : celui de la perception immédiate, celui des intentions et souvenirs des interlocuteurs, et celui du contexte du « Bewusstsein » ou conscience. En plus des mots, les gestes et l'intonation, les rapports entre exposition et prédicat, la congruence et les attentes des interlocuteurs nous aident tous à comprendre un énoncé. Il faut distinguer clairement entre la forme d'un mot et sa fonction. Le langage relève à la fois du mental et du corporal, et c'est à travers le langage que l'on acquiert une conscience de soi. Dans un article publié après sa mort, Wegener met encore plus

d'insistance sur le côté communicatif et sur les aspects pragmatiques du langage, car il nous montre qu'une « phrase » (un énoncé) peut consister en un seul mot avec les faits prosodiques et paraverbaux qui l'accompagnent, dont la compréhension dépend du contexte de situation. Wegener parle ici d'un « *willkürlicher dialogischer Sprachakt* », anticipant ainsi les idées de Searle et de Bakhtine, aussi bien que celles de certains phénoménologues et de certains fonctionnalistes. En Allemagne et en France, Wegener est moins connu qu'il ne le mérite, en partie parce qu'il a peu publié, mais aussi parce que Bréal assure que ce soit le travail des néogrammairiens qui représente la tradition allemande en France. En Grande-Bretagne c'est d'abord par l'anthropologue Malinowski et ensuite par Gardiner que Wegener sera connu d'abord. La réponse à la question que nous avons posée à propos de l'accueil accordé aux idées de Wegener par les britanniques se trouve certainement dans le fait que son approche est plus proche de certains présupposés de la pensée britannique établie. Si l'influence de la notion de « contexte de situation » a été importante, c'est parce qu'elle s'accordait avec la direction que voulait suivre la linguistique anglaise.

- 15 Dans un article qui a été publié en annexe du livre *The Meaning of Meaning*, l'anthropologue Malinowski élabore son idée que « utterance and situation are bound up inextricably with each other and the context of situation is indispensable for the understanding of words. » Dans ses recherches sur le terrain, Malinowski a tendance à se borner à la description des faits extérieurs et au comportement des gens qui accomplissent les tâches quotidiennes : il n'est donc pas surprenant que plus tard dans sa carrière il vire vers le behaviorisme. Cependant, il est en correspondance avec Gardiner, et c'est dans les séminaires de Malinowski que le linguiste Firth trouvera la confirmation de sa théorie fonctionnelle du langage et de sa conviction que le langage est un mode d'action avant d'être une expression de la pensée.
- 16 Dans son livre dédié à Wegener, Gardiner réussit dans une certaine mesure à concilier celui-ci et Saussure – ou du moins à puiser dans les idées des deux linguistes. Nous avons dit que pour Gardiner, la linguistique doit commencer par la parole, car celle-ci représente le langage dans sa fonction essentielle de communication. Le but de l'énoncé est d'abord de tirer l'attention de celui qui écoute sur la « chose » du monde extérieur (chose concrète ou pensée qui au départ a motivé cet énoncé), pour agir sur le comportement de l'autre. L'acte de parole est donc une activité intentionnelle, volontaire et individuelle, qui consiste en quatre facteurs : l'énoncé, le monde extérieur, et les interlocuteurs avec leurs intentions, leurs passés. (Gardiner s'avoue content que ses idées élaborées dans les années vingt se trouvent confirmées dix ans plus tard par Bühler.) La signification ne vient pas des mots, mais de l'acte de parole dans son intégralité. Les mots ne sont pas des signes qui signifient, mais des indices qui nous mettent sur la piste de la signification : « The thing-meant is itself never shown, but has to be identified by the listener on the basis of word-meanings submitted to him for that purpose » (1932:34). C'est à la base d'expériences passées que nous interprétons l'énoncé de l'autre ; pour interpréter les énoncés complexes, nous avons besoin de schémata qui dessinent les rapports d'espace, de temps, de mouvement (par exemple), pour restituer l'ordre d'une suite d'actions qui n'apparaît pas chronologiquement dans le récit. Quand la forme ne correspond pas au sens, telle que la forme interrogative qui exprime une affirmation, Gardiner parle d'« incongruence ». La phrase est définie non pas par rapport à la grammaire mais par rapport à la communication. Un seul mot, avec l'intonation qui l'accompagne, peut constituer une « phrase » à condition de

communiquer l'intention du locuteur (Gardiner travaille donc avec le concept de l'énoncé, mais n'utilise que rarement ce terme).

- 17 Pour montrer comment fonctionnent ces idées, Gardiner analyse en détail les procédés opératoires d'un acte de parole. Un mari et sa femme sont assis en train de lire, en attendant d'aller se promener. Nous sommes en 1931 et c'est le monsieur qui inaugure l'échange. Ce monsieur (étant anglais) se met à parler de la pluie : autrement dit, le fait extérieur qui motive l'échange c'est la conscience du son de la pluie qui bat sur la fenêtre et qui provoque chez James le souci que ce ne serait pas agréable pour sa femme de se mouiller les pieds. Nous voyons donc que les « choses » extérieures font partie intégrante de l'acte de parole, bien que Gardiner précise que le linguiste doit laisser au philosophe le soin de savoir si la pluie aperçue par James est la « même » chose que la pluie de sa femme. Selon Gardiner, l'échange communicatif qui commence est constitué de cinq étapes : i) l'évènement externe ii) la réaction/prise de conscience du locuteur iii) les sons de l'énoncé iv) la réponse de l'interlocuteur (sa compréhension/interprétation de l'échange) et v) le résultat, c'est-à-dire le comportement de l'interlocuteur (regard vers la fenêtre, réponse verbale etc.) Gardiner ne laisse hors de compte ni les intentions ni le comportement, ce qui l'oppose à la fois aux structuralistes et aux behavioristes : « the decision to speak invariably assumes the form of an intention to affect the listener in a particular way ». Gardiner, reconnaissant qu'il y a là un problème, essaie de tracer une ligne entre le rôle du linguiste et celui du psychologue. Le linguiste ne peut cependant pas négliger le fait que Marie écoute un énoncé et qu'elle interprète à partir des mots qui lui sont familiers. Il faut d'abord qu'elle puisse distinguer le mot « rain » de ses homophones (rein, reign) et c'est évidemment ici que le contexte entre en jeu. Ceci, toutefois, n'est qu'un début car c'est maintenant que commence le véritable travail d'interprétation de l'auditeur/trice chez qui l'énoncé évoque toute une série de souvenirs ou d'expériences passées qui l'aident à interpréter l'énoncé présent. Le mot « rain » n'est qu'un indice qu'il faut prendre – ou

comprendre – en association avec les connaissances déjà existantes de l'auditeur, sa connaissance du locuteur et de la situation. En particulier, il faut pouvoir exclure ce qui est superflu ou pas pertinent. Au niveau sémantique il utilise le concept de « area of meaning » ; chaque mot est potentiellement riche en associations et en connotations pour l'auditrice mais l'interaction de plusieurs facteurs assure qu'elle trouve le sens juste de l'énoncé.

- 18 Le « thing-meant » est donc un produit de la situation et non des mots ; il faut distinguer entre « meaning » et « thing-meant », comme le démontre très bien le pronom « je ». La situation communicative « de base » a certaines exigences (être dans le même endroit ou pouvoir s'entendre, parler la même langue, par exemple). Cependant, il fait distinguer « speech-situation » et situation/contexte car une caractéristique du langage (et du « speech-situation ») c'est de pouvoir se référer à plusieurs niveaux situationnels, que ce soient des situations réelles mais emboîtées les unes dans les autres (comme dans l'exemple « I remember your telling me that your father had travelled in Spain », énoncé qui réunit trois niveaux de situation différents), ou un mélange de réel et d'imaginaire dans le même énoncé (« The centaur is an animal living in Greece »). « This in-and-out-of reality character is typical of language », dit Gardiner : il anticipe donc ici sur la théorie de l'énonciation (voir à ce propos Douay 1984), tandis que dans son deuxième exemple il soulève des questions qui préoccupaient les philosophes britanniques de l'époque.

- 19 Nous pouvons nous arrêter brièvement sur deux autres points traités par Gardiner. Selon lui, le linguiste doit étudier la langue parlée, et dans la langue parlée c'est la phrase qui est l'unité de base – la phrase ou plutôt l'énoncé, et cet énoncé est fait non seulement de mots mais aussi d'éléments prosodiques. Cependant, Gardiner ne néglige pas le mot ; il parle de la forme et de la fonction des mots dans la partie du livre consacrée à la langue, car le mot a une dimension « diachronique » (dans sa façon d'employer ce mot). Dans une phrase très bakhtinienne (longtemps avant que Bakhtine ne soit connu en Europe de l'Ouest), il explique que chaque mot est lourd des sens de son passé :

Every word is a heritage from the past and has derived its meaning from application to a countless number of particulars differing among themselves either much or little. When now I utter such a word, I throw at the listener's head the entire residue of all its previous applications... In uttering a word, the speaker necessarily offers to the listener the whole range of its meaning.

- 20 Ceci étant le cas, il appartient au linguiste de reconnaître les procédés par lesquels le locuteur sélectionne un sens particulier, même si l'étude détaillée de ce procédé relève du domaine du psychologue. Deuxième précision : nous avons dit dans ce qui précède qu'au niveau de la sémantique, Gardiner utilise le concept de « area of meaning » ; il faudrait ajouter que ce dernier est envisagé par Gardiner comme une carte sur laquelle sont dessinés plusieurs sens possibles. L'attention des locuteurs se fixe sur une partie de la carte, de sorte que les zones adjacentes soient en rapport plus ou moins étroit avec le sens sélectionné et les zones plus « distantes » se réfèrent à un autre sens du mot, d'où l'idée de « depth of meaning » :

It seems necessary to regard the things meant by speech as substantial and susceptible of never-ending analysis, but we must add as a rider that the theorist of speech is only concerned with so much of those things as is required to elucidate what the speaker intended the listener to see. (1932 :52)

- 21 Dans son article rétrospectif sur le travail de l'ethnologue, Firth (1957) esquisse la dette de Malinowski de Gardiner envers Wegener, en décrivant les modifications qu'ils ont apportées aux théories de Wegener. (Firth dit lui-même, par exemple, qu'il utilise peu le troisième type de situation décrite par Wegener, la « Situations des Bewusstseins », malgré le fait que cette notion de conscience trouve son origine chez Locke). À l'instar de Malinowski et de Gardiner, Firth considère le langage comme un aspect du comportement humain, et le « speech-event » comme une forme d'action (« as a *mode of action*, rather than as a *counter-sign of thought* » 1968 :138). Cette « action » ou événement a lieu à l'intérieur d'un contexte social précis ; le premier concept central à Firth et à Malinowski est donc celui de « context of situation », pris plus ou moins directement à Wegener. Dans son chapitre publié dans *The Meaning of Meaning*, Malinowski définit le « contexte de situation » comme « a sort of behaviour matrix in which language has meaning, often a « creative » meaning ». Nous avons affaire ici, nous le signale Firth, à un concept abstrait (« a group of categories, both verbal and non-verbal, which are considered as interrelated... (and)... attested by experience » (1968 :175-6). La description du contexte doit comprendre les éléments suivants : les structures sociales (économiques, religieuses etc.) auxquelles appartiennent les interlocuteurs, le type de discours, l'âge, sexe etc. des interlocuteurs et les « types of speech function » – essentiellement des « speech acts ». (Firth avait proposé la création d'un inventaire des plus communs contextes de situation, mais ceci n'a jamais été terminé.) La tâche du linguiste est d'analyser le langage « in use », dit Firth en se référant explicitement à Wittgenstein. La signification des mots dépend à la fois de leur contexte extérieur et de leur contexte linguistique ; pour ce dernier il est important d'étudier les collocations possibles des mots. En fait, pour Firth l'analyse linguistique a lieu à plusieurs niveaux qui s'emboîtent les uns dans les autres, mais à chaque niveau il faut tenir compte du contexte :

To make statements of meaning in terms of linguistics, we first accept language events as integral in experience regarding them as wholes and as repetitive and interconnected, and then we propose to apply theoretical schemata... The « meaning » in this sense is dealt with at a mutually congruent series of levels, sometimes in a descending order beginning with the context of situation and proceeding through collocation, syntax, including colligation, to phonology and phonetics, even experimental phonetics, and sometimes in the opposite order. (1968 :176)

- 22 Deuxièmement, il ne faut jamais perdre de vue la nature à la fois corporelle et mentale de ce qu'il appelle « the speech event », ni oublier que parler implique à la fois le corps et le cerveau. Selon Firth, même au niveau phonologique notre feed-back nous arrive de trois sources : externe, interne et ce qu'il appelle les « innards », autrement dit de la perception du son, de sa représentation mentale, et d'une sorte d'intuition ressentie au plus profond du corps mais coordonnée par le cerveau.

« Let us begin by regarding man as inseparable from the world in which he lives... It will be obvious that such a philosophy has no particular use for the traditional duality of mind and body, idea and word. The voice of man is one component in a whole postural scheme, is part of a process in some sort of situation. And in this sense, a man speaks with his whole body, and in particular with his breathing apparatus, his body, muscles and his head... The brain gives us a grip on our world, and the world a grip on us. » (1968: 171-2)

- 23 Il n'est pas surprenant que pour Firth le linguiste doit analyser l'authentique langage parlé ; il cite à ce propos Henry Sweet (« Our tendency is not so much toward the antiquarian philology... as towards the observation of the phenomena of living

languages », disait Sweet en 1887). Firth croit aussi à l'importance de l'intonation et des gestes : Gardiner était pour lui le premier à insister sur le lien entre syntaxe et intonation. « Sooner or later, of course, all the correlations between intonational forms and other grammatical forms will have to be worked out. This has never been done », écrit Firth en 1935. Pour le linguiste qui travaille avec le langage authentique plutôt qu'avec une forme idéalisée ou abstraite, il devient évident que le langage n'est pas un phénomène homogène qui peut se réduire à un seul système : « Linguistic analysis must be poly-systemic. For any given language there is no coherent system (où *tout se tient*) which can handle and state all the facts » (1968:24). La complexité du langage lui donne à penser que le linguiste ferait mieux d'identifier et d'analyser des sous-catégories de langage bien délimitées (« restricted languages ») ; ceci, avec l'idée du « context of situation » nous mène tout droit au concept de registre tel qu'il été conçu par Halliday, élève de Firth.

- 24 Les écrits de Firth ont établi de façon assez schématique un programme pour l'avenir : à part le registre, la variation sociolinguistique et les « speech acts », Halliday parle déjà des genres discursifs et des fonctions langagières. En préconisant l'étude du langage dans un contexte authentique et en insistant sur l'importance des collocations pour déterminer les sens d'un mot, Firth prévoit une approche qui se répandra avec le traitement informatisé des grands corpus (comme celui de l'équipe Cobuild, par exemple). Enfin, Firth reconnaît déjà quelque chose qui va devenir plus tard un sujet d'étude, c'est-à-dire les liens étroits qui existent entre langue et pouvoir. Il est typique de Firth et de cette tradition anglaise qu'il termine *Tongues of Men*, ce bref traité sur le langage, par une analyse textuelle appliquée d'articles tirés des journaux de 1937.

Conclusion

- 25 Il y avait en Grande-Bretagne (et dans une certaine mesure il y a encore) une perspective sur l'étude du langage qui est bien enracinée et qui correspond en partie à une tradition intellectuelle plus large. Malgré le fait qu'elle ne fasse pas école (la dite « école de Londres » était une exception qui a regroupé un nombre relativement restreint de linguistes), on peut néanmoins trouver au moins des « ressemblances de famille » entre bon nombre de linguistes, d'anthropologues, et de philosophes. Un linguiste comme Firth puise autant d'inspiration dans la pensée philosophique de ses contemporains (G.E. Moore, Whitehead ou Wittgenstein, par exemple) que dans la linguistique allemande ou française. Certains débats de l'époque se poursuivent ailleurs que dans les revues de linguistique, tel le long échange qui a eu lieu sur le sens dans la revue *Mind*. Dans l'étude du langage ces ressemblances se manifestent dans les tendances suivantes :
- 26 – L'anti-dualisme qui considère le langage comme un phénomène à la fois mental et corporel. L'existence même de ce substantif « mind », si fréquemment utilisé à l'époque et pour lequel il n'y a pas l'équivalent en français (« mind » étant plus spécifique qu'« esprit » mais moins physique que « cerveau »), y témoigne ;
- 27 – Le souci d'étudier le langage dans son contexte social, qui va du besoin de tenir compte de la situation particulière jusqu'à une conscience du lien qui existe entre langage et société, langage et pouvoir ;

- 28 – L'insistance sur la parole et sur le « language in use », ce qui mène aux traits suivants : une préférence pour le langage authentique, analysé au niveau textuel aussi bien qu'au niveau des phonèmes et morphèmes, et l'analyse des collocations au niveau lexical ;
- 29 – L'analyse des énoncés dans leur contexte de situation y compris les caractéristiques des interlocuteurs et leurs rôles sociaux ;
- 30 – Une vision du langage en tant que phénomène hétérogène ;
- 31 – Le souci de tenir compte des applications pratiques de la linguistique.
- 32 Dans un article intitulé *The English School of Phonetics*, Firth retrace une tradition continue qu'il fait remonter à un livre de « phonétique » de William Holder publié en 1669 ; nous avons essayé de démontrer que ce sont certains éléments de cette même tradition qui ont inspiré les linguistes jusqu'à Firth et même après lui. Pour la plupart, les linguistes britanniques de la première moitié du siècle continuent à travailler à l'intérieur de leur propre tradition intellectuelle, tout en appréciant certains aspects du *Cours*. L'hommage rendu à Saussure n'a rien de mesquin : « Saussure was first in many things », proclama Firth, et un bref article de Gordon (1986) montrera que le seul véritable point de désaccord entre les idées de Firth et celles de Saussure concerne la « polysystématicité » du langage auquel Firth tient. Ce dernier dira aussi que chaque linguiste se définit par rapport à Saussure, qu'il soit saussurien, anti-saussurien, non-saussurien ou post-saussurien. Dans cette article nous avons considéré la réception du *Cours* dans la période 1916 à 1950 telle qu'elle apparaît dans un livre « anti-saussurien » (celui de Ogden et Richards), chez un linguiste plutôt « saussurien » (Gardiner) et chez le « non-saussurien », Firth. Plus tard, en critique littéraire ou cinématographique, il y aura évidemment en Grande-Bretagne un grand nombre de « post-saussuriens ». Mais, comme on dit, that's another story.
-

BIBLIOGRAPHIE

- Abse D. & Wegener P. (1971) *Speech and Reason*. Bristol: J. Wright & Sons (Introduction et traduction anglaise de Wegener).
- Auroux S., Glatigny M., Joly A., Nicholas A., Rosier I., eds. (1984) *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*. Presses Universitaires de Lille.
- Douay C. (1984) « Pour une histoire des théories de l'énonciation : « The theory of Speech and Language » de A.H.Gardiner (1932) », dans Auroux et al.
- Firth J.-R. (1937) *The Tongues of Men*. London: Watts & Co.
- Firth J.-R. (1957) *Papers in Linguistics 1934-1951*. London: O.U.P.
- Firth J.-R. (1968) *Selected Papers of J.R.Firth 1952-1959*, edited by F. Palmer. London: Longman.
- Gardiner A.H. (1932) *The Theory of Speech and Language*. Oxford: Clarendon Press.

- Gordon W.T. (1986) « Saussurean Structuralism and J.R.Firth », in Nelde P., Sture Ireland P., Clarkson I. éds. *Language Contact in Europe (Proceedings of the XIII Congress of Linguists, Tokyo)*. Tübingen: Niemeyer.
- Harris R. ed. *Linguistic Thought in England 1914-1945*. London: Duckworth.
- Morpurgo Davies A. (1998) *Nineteenth Century Linguistics* (Vol. IV of Lepschy ed. *History of Linguistics*). London: Longman.
- Malkiel Y. & Langdon M. (1969) « History and Histories of Linguistics », *Romance Philology*, vol. 22, no. 4, May 1969.
- Nerlich B. (1990) *Change in Language. Whitney, Bréal and Wegener*. London: Routledge.
- Ogden C. & Richards I.A. (1923) *The Meaning of Meaning*. London: Routledge and Kegan Paul
- Wegener P. (1885) *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*. Halle: Niemeyer.
- Wells, Lady Victoria (1903) *What is Meaning?* (Repr.) John Benjamins 1983.

AUTEUR

CAROL SANDERS

University of Surrey